

ANNALES

DE

GYNÉCOLOGIE ET DE PÉDIATRIQUE.

2^e série. T. II.

JUIN 1842.

9^e livraison.

TRAVAUX ORIGINAUX.

Discours sur les qualités et les connaissances du médecin accoucheur; par M. E. MARTIN, ex-chirurgien en chef de l'hospice de la Charité à Lyon.

S'il est vrai, comme on le dit, que nous naissons avec les qualités qui doivent par la suite décider notre vocation, il ne l'est pas moins que ces qualités se perdent ou se détériorent lorsque l'éducation ne les dirige pas vers le but auquel elles sont destinées.

Ce n'est donc pas une entreprise inutile, un travail oiseux que de signaler les qualités requises pour l'exercice de chacun des états que l'homme doit pratiquer pour remplir son contingent de devoirs envers la société.

J'entreprends de tracer ici le tableau du parfait accoucheur, et j'entends par cette dénomination l'accoucheur qui réunit aux qualités physiques et morales les connaissances les plus approfondies de son art. L'original d'un pareil tableau ne sera jamais qu'un être idéal, car la perfection absolue n'est pas dans la nature humaine. J'imité le peintre ou le sculpteur qui, pour présenter un modèle accompli à leurs élèves, prennent dans cent individus les traits épars de la beauté et du sublime et en composent l'Apollon du Belvédère ou la Vierge de Foligno.

Heureux cependant l'élève qui, à la vue de ce tableau, se sentira la noble émulation d'en atteindre la perfection et qui, en se rapprochant du modèle, sera en droit de se dire à lui-même comme le Corrége : et moi aussi je suis peintre !

Dans un sujet de cette espèce le premier mérite c'est l'ordre ; des traits confus se nuisent mutuellement ; l'œil qui les parcourt avec avidité n'en saisira l'ensemble qu'autant qu'ils se succéderont sans s'embarrasser ; je me vois donc forcé d'adopter dans ce discours les divisions oratoires consacrées par l'usage. Je traiterai dans la première partie des connaissances requises dans l'art d'accoucher, parce que ces connaissances en composent la théorie et que la théorie est la base fondamentale de toutes les connaissances exactes. Dans la seconde je parlerai

d'abord des qualités physiques et morales de l'accoucheur ; je tâcherai ensuite de les lier au génie spéculatif et au talent pratique et de prouver que tels sont le rapport et la liaison des unes et des autres que celui qui les possède isolément ne pourra jamais se flatter d'arriver à cette perfection dont les succès sont la marque la plus certaine.

PREMIÈRE PARTIE.

Connaissances nécessaires à l'accoucheur.

Les phénomènes de la conception, de la grossesse, de l'accouchement et des suites de couche appartiennent tous également à l'art d'accoucher ; toutes les sciences qui concourent à en faire connaître la nature et les causes doivent être familières à celui qui se destine à l'exercer, et telle est la chaîne qui lie toutes les parties de la science de l'homme, que l'on ne peut faire l'application de l'une qu'autant qu'on peut juger de ses rapports avec toutes les autres ; c'est ce que je vais tâcher de démontrer en suivant pas à pas les différentes périodes de l'acte par lequel l'espèce humaine se régénère.

A peine un léger duvet couvre les joues de l'adolescence et déjà une voix secrète l'appelle à donner la vie à son semblable. La religion et la société s'accordent pour sanctionner par des nœuds indissolubles des vœux dictés par la nature. Deux amants deviennent époux ; les désirs de l'amour sont satisfaits ; ils font place au désir ou plutôt au besoin d'être père. Mais cette douce attente est trompée ; une stérilité funeste condamne à la douleur et au chagrin deux cœurs qui naguère n'étaient ouverts qu'à la plus pure félicité. Qui percera la cause de cette stérilité ? qui pourra découvrir l'obstacle qui s'oppose au résultat du mariage, si ce n'est celui qui a étudié les fonctions de la conception, l'arrangement, le mécanisme et les formes des organes générateurs, l'influence du régime, du tempérament et des passions sur cet acte mystérieux ? qui... si ce n'est celui qui connaît l'anatomie et la physiologie humaine, pourra indiquer les moyens de restituer la fécon-

dité en ramenant la nature à ses lois générales et sacrées?

Le moule dans lequel la nature jette les individus d'une même espèce n'est pas uniforme. et, comme nous voyons à côté du pin qui élève jusque dans la région des nuages sa tête majestueuse végéter tristement l'arbre informe et dégénéré, de même dans l'espèce humaine on rencontre de temps en temps des êtres disgraciés dont les différentes parties, rapetissées, retrécies, ont perdu les belles proportions qui font regarder l'homme comme l'ouvrage le plus parfait de la création. Pour de tels individus la fécondation est le plus grand des malheurs; ils ne peuvent donner la vie qu'en s'exposant eux-mêmes à la perdre. Comment l'accoucheur évaluera-t-il les vices de conformations qui s'opposent nécessairement à la fonction de l'accouchement, s'il ignore cette science sublime par le moyen de laquelle on mesure les distances et les capacités, cet art de soumettre à des calculs certains des proportions que l'œil ne peut atteindre? Et quand la sollicitude des familles l'interrogera sur les dangers à venir, livrera-t-il encore les oracles qu'on lui demande aux aveugles décisions du hasard? Commettra-t-il à des chances douteuses l'honneur d'un art qui ne marche pour ainsi dire que le compas et la règle à la main?

Tous les obstacles sont écartés, le vœu des époux est rempli, un nouvel ordre de phénomènes se développe; le germe à peine ébauché d'un nouvel individu est recélé par un organe dont la structure délicate s'ébranle pour remplir les fonctions de la grossesse; des appétences irrégulières, des contractions, des douleurs érosives se font sentir dans l'estomac; les seins se gonflent; une inquiétude générale se manifeste; les mouvements nerveux de l'utérus se réfléchissent sur toutes les parties sensibles. Quel œil pourra, en observant tous ces phénomènes, en percer la cause, en suivre les fils déliés? qui saura chercher dans le régime, dans l'usage de l'exercice et du repos, dans les distractions morales, et dans la multitude des médicaments innocents, les moyens de régulariser les mouvements nerveux, de calmer les accidents que l'imagination aggrave, enfin de diriger d'une manière utile à l'enfant les forces que la nature destine à son accroissement et à sa nutrition? Certes ce ne sera pas celui qui, ne voyant dans la conception et la grossesse que des actes isolés et au-dessus de son intelligence, abandonne aux lois du hasard le soin de les conduire à bien et borne les ressources de son art aux pratiques d'une routine aveugle.

Cependant ce fœtus délicat, cette pâte molle dans laquelle le microscope peut à peine faire découvrir les traces de l'organisation, ne tient à la vie que par un fil; le moindre choc peut rompre les attaches qui lient les rudiments de son existence à celle de sa mère; un flot de sang menstruel peut l'étouffer, un spasme excessif des fibres musculaires de l'utérus peut le comprimer, l'aplatir; une faiblesse générale ou locale de la fibre peut le laisser s'échapper de ses enveloppes avant qu'il ait acquis le degré de force nécessaire pour exister par lui-même. Quelle sagacité ne faut-il pas pour démêler dans le tempérament de la mère, dans l'ensemble de son économie, les signes fugitifs qui font prévoir ces divers accidents?

quelle instruction n'est pas nécessaire pour diriger les moyens de les prévenir; pour fortifier ou pour relâcher, pour diminuer l'abondance du sang ou pour l'éloigner des parties sur lesquelles il se porte en trop grande quantité? Si un de ces accidents que la sagesse humaine ne peut prévenir, une chute, un coup, une révolution subite, un chagrin violent, frappe de mort l'enfant qui n'a point encore vu la lumière; devenu corps étranger dans le sein maternel, la nature se soulèvera pour l'en expulser; dans les efforts auxquels elle se livrera pour opérer cette expulsion, on verra se manifester des symptômes plus ou moins dangereux, suivant la résistance des parties sur lesquelles ces efforts doivent agir. Ici l'accoucheur a besoin des connaissances les plus profondes, de la prudence la plus consommée et de la plus grande adresse. Des connaissances, pour ne pas confondre avec les signes de l'avortement réel, des signes trompeurs qui n'appartiennent qu'à un état pathologique des organes générateurs; de la prudence, pour placer à propos et sans précipitation des moyens de soulagement qui le plus souvent empruntent leurs forces et leurs succès du temps opportun dans lequel ils sont employés; de l'adresse, dans les opérations délicates qu'exigent souvent les fausses couches.

L'utérus, suspendu dans le bassin, augmente de dimensions et de poids à mesure que la grossesse avance; si les ligaments qui le soutiennent se relâchent, obéissant alors aux lois de la gravitation, il tombe dans un espace étroit dont les barrières osseuses opposeront un obstacle invincible à son développement progressif. Une nouvelle attitude qui changera l'axe perpendiculaire du corps prévient cet accident en ramenant l'organe dans sa position naturelle. Mais si l'accoucheur ignore les lois de la gravitation et du mouvement, comment indiquera-t-il cette attitude, comment se conduira-t-il pour replacer dans sa situation première, sans efforts et sans violence, un organe dans lequel la moindre pression peut réveiller cette force contractile qui donne lieu à l'avortement?

Qu'une maladie sporadique vienne attaquer la femme dans l'état de grossesse, c'est à son accoucheur qu'elle a recours. Elle sent que celui qui dans l'état de santé veille sur la conservation de l'enfant qu'elle porte dans son sein, doit connaître autant qu'un autre médecin le degré d'influence que le mal qui l'afflige peut exercer sur la faible créature associée à son existence; elle pense que celui qui a étudié et suivi les phénomènes de la conception et de la grossesse connaîtra mieux qu'un autre les complications que ces phénomènes peuvent apporter à la plus simple comme à la plus grave des maladies. Sa confiance pare ses idoles des plus rares qualités. La confiance est éclairée par le raisonnement tant qu'elle hésite; une fois donnée, elle est aveugle; celui qui aspire à n'en être jamais indigne doit donc se procurer toutes les connaissances qu'elle suppose.

Mais sans m'arrêter sur cette foule de talents et de connaissances que la conduite de l'état de grossesse exige; sans tracer ici tous les rapports de l'art du médecin accoucheur avec la physique, la chimie, les mathématiques, l'hygiène et tant d'autres sciences,

je me hâte de passer au moment où l'enfant, rompant les enveloppes qui le retiennent, est prêt à se montrer sur la scène de la vie.

A de légères douleurs qui ne sont que l'annonce du travail auquel la nature va se livrer, succèdent bientôt des douleurs plus vives. L'utérus s'entrouvre par degrés; ses eaux, recouvertes par les membranes, obéissent à une impulsion supérieure, rompent l'obstacle, et s'échappent. L'accoucheur peut alors reconnaître la partie de l'enfant qui se présente et la position qu'elle affecte. C'est ici que la finesse et la sagacité du tact doivent diriger l'application des règles de l'art; c'est ici qu'il s'agit de résoudre le problème du passage d'un corps solide, dont les diamètres sont inégaux, à travers une capacité dont la forme et les dimensions sont connues; c'est encore ici que même dans l'accouchement naturel, il faut savoir choisir les attitudes convenables pour que l'enfant exécute dans son trajet les mouvements opposés que se prescrivent l'irrégularité et les détours de la route qu'il doit parcourir. En vain dira-t-on que l'accouchement étant une fonction naturelle, elle doit s'accomplir par les seuls secours de la nature et que la sage-femme la plus ignorante est tout aussi apte que le médecin le plus savant à terminer un accouchement, lorsque l'enfant se présente bien et que la mère est parfaitement conformée. Quelque spécieux que soit ce raisonnement, il n'en est pas moins un paradoxe pour ceux qui, instruits du mécanisme de l'accouchement naturel, savent fort bien qu'une fausse position, en changeant la ligne d'impulsion sur laquelle ses forces utérines doivent agir, peut retarder la délivrance, augmenter les douleurs et procurer une foule d'accidents consécutifs. Mais en supposant que la tête d'un enfant soit parvenue sans secours jusqu'au point où elle ne rencontre plus d'autre obstacle à sa sortie que le tissu des parties molles, faudrait-il encore abandonner à la nature le soin de faire franchir ce dernier obstacle, et comptera-t-on pour rien les précautions propres à prévenir et à empêcher ces dilacérations, ces ruptures qui sont pour la mère la source de douleurs inutiles et des incommodités les plus dangereuses?

Des défauts de conformation appartenant tantôt à l'individu qui donne la vie, tantôt à celui qui la reçoit, peuvent rendre l'accouchement impossible et causer la mort de l'un et de l'autre, si l'art ne vient à leur secours. La nomenclature seule de tous les défauts de conformation et de position qui exigent l'emploi de la main ou des instruments, excède les bornes d'un discours. Pense-t-on qu'il faille peu de connaissances et qu'une routine aveugle suffise pour distinguer d'une manière sûre l'obstacle et le moyen de l'écarter? Pense-t-on qu'il faille peu de calcul pour proportionner les efforts de la main, le placement, l'action et la force des leviers à l'étendue et à la nature de la résistance; pour diversifier le mode des opérations suivant la nuance et la situation du mal, enfin pour créer au besoin des instruments et des opérations nouvelles dans les cas insolites et non prévus? Croira-t-on que l'instinct ou le génie des Mauriceau, des Levret, des Smelier, des Lamothe, des Baudelocque, et de tant d'autres accoucheurs célèbres eussent suffi seuls pour les

amener à tant de découvertes utiles, si la culture des lettres et des sciences accessoires ne leur en eût aplani la route? Et lorsque la nature, infidèle à ses lois, oubliant qu'elle a destiné l'utérus à recevoir et à nourrir le produit de la conception, le placera dans d'autres parties; lorsque des grossesses, par erreur de lieu, dans la trompe ou dans le ventre, simuleront des grossesses réelles; lorsqu'au lieu d'un enfant l'utérus, gonflé et distendu, renfermera de l'eau, des gaz, des corps charnus, spongieux, inorganiques, quel sera l'oracle qui percera les apparences trompeuses, qui découvrira l'erreur, qui la corrigera par des moyens que la raison indique et que l'expérience approuve? Sera-ce celui qui ne voit dans l'art d'accoucher qu'un métier servile, qui évalue ses travaux sur le nombre, et ses succès sur le hasard, ou celui qui, continuellement occupé à épier la nature dans ses actes les plus secrets, n'estime ses triomphes qu'en raison des difficultés vaincues et fait concourir les ressources de toutes les sciences humaines à la perfection de l'art auquel il s'est voué?

L'enfant a vu la lumière; il respire; la mère, étendue sur le lit de douleur, oublie ses souffrances dès que les cris du nouveau-né ont retenti dans son cœur maternel. Son existence est doublée; ses dangers ne sont pas finis; des flots de sang inondent sa couche; fatigué par des contractions excessives, l'utérus a perdu son ressort et les bouches béantes de ses sinus laissent échapper ce fluide précieux, aliment des forces et source de la vie; un instant de plus elle, expire; mais l'accoucheur instruit est là; son attention, partagée un instant entre l'enfant et la mère, se reporte soudain sur elle; sa main enlève le corps qui s'oppose à la contraction de l'utérus: sa main réveille l'irritabilité de l'organe; l'eau glacée, la liqueur astringente placée à propos sur les parties inertes, concourent avec l'air froid à en ranimer le ton; les vaisseaux reprennent leur ressort. Le sang cesse de fluer, et le danger s'évanouit.

L'enfant, fatigué par les compressions qu'il a éprouvées au passage, celui qui n'a qu'une organisation faible et délicate est parvenu à sortir de sa prison; à peine né, il porte sur lui les signes funestes de la mort; ses yeux ne s'ouvrent point à la lumière du jour; son poumon n'aspire pas le fluide nouveau dans lequel il est plongé; son cœur et ses vaisseaux sont sans mouvement: l'abandonnera-t-on à la mort qui semble s'en être emparé et la mère n'aura-t-elle souffert pendant neuf mois que pour voir ses desirs trompés? Non, le flambeau de la vie vient encore se rallumer; le médecin va stimuler le mouvement organique des vaisseaux; il appellera l'air dans ce poumon immobile; spectateur et artiste de cette nouvelle création, il va faire entrer une seconde fois dans cette machine presque détruite le souffle de l'existence. Proportionnant l'énergie du secours à la délicatesse du sujet, il s'arrêtera au point juste et sa bienfaisance indiscrete n'outrépassera point les bornes que la prudence a posées.

Or, maintenant je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce à des mains vulgaires qu'on peut confier de telles fonctions? Celui qui remplace le créateur doit-il ignorer les merveilles de la création?

Donnera-t-on sans imprudence un chef-d'œuvre de mécanique à réparer à l'ouvrier dont toute la science se borne à tenir une lime ou à polir les rouages d'une montre?

La mère est délivrée, aucun accident fâcheux n'a accompagné les fonctions de l'accouchement. L'enfant respire, ses cris indiquent le besoin d'un aliment nouveau accommodé à la faiblesse de son estomac. Ses fibres, ténues et comme gélatineuses, réclament des sucs doux et balsamiques qui, en étendant leur tissu, leur donneront aussi la force et la consistance nécessaires. Cet aliment, ces sucs, qui les fournira? La mère obéira-t-elle à la voix de la nature qui, en remplissant ses seins du lait nourricier, semble lui dire : tu n'as encore donné que la moitié de l'existence à ton enfant; ne sois pas mère à demi, achève ton ouvrage. Ou bien faudra-t-il qu'une nourrice mercenaire la remplace, et qu'un lait étranger, mais pur, supplée au lait maternel que tant de circonstances peuvent altérer? L'accoucheur peut seul terminer cette incertitude; seul il peut peser dans une juste balance les inconvénients et les avantages. Mais le calcul auquel il est obligé de se livrer pour résoudre ce problème délicat exige non-seulement les connaissances physiologiques les plus étendues, mais encore le tact le plus fin, le discernement le plus éclairé : il faut qu'il évalue à la fois le degré de force physique de la mère, et l'influence que peuvent exercer sur la sécrétion et la qualité du lait les phénomènes de son tempérament, son régime, ses habitudes sociales, ses passions, tout l'ensemble enfin de sa vie morale et physique; il faut encore qu'il ait assez de force d'esprit pour que sa décision ne soit influencée ni par des considérations de convenance, ni par des règles exclusives accréditées par les ressources de l'éloquence et les illusions flatteuses de l'humanité.

Il a protégé l'enfant à sa première entrée dans le monde; ses conseils doivent le suivre encore dans une partie de la carrière qu'il va parcourir; les époux lui doivent un fils, la société lui demande un homme.

La nécessité force la mère à céder une partie de ses droits à une étrangère. L'enfant sucera le lait d'une femme nourrie aux champs; il ira respirer avec elle l'air pur du hameau; il sera soustrait au méphitisme des villes; ses premiers jours s'écouleront dans le séjour paisible de l'innocence. Pendant ce temps sa mère infortunée va courir de nouveaux dangers; indépendamment des chagrins, suite nécessaire d'une séparation forcée, la fièvre s'élève dans son sein; le lait déposé dans ses mamelles ne s'écoulant point doit être repoussé par tous les émonctoires. Tantôt en proie à une chaleur dévorante, tantôt baignée dans des flots de sueur, le sommeil fuit sa paupière; enfants de la douleur et de l'ennui, les noires vapeurs fatiguent son imagination et la punissent d'un tort involontaire. Qui pourra calmer ses maux? qui pourra modérer la fièvre ou plutôt les mouvements salutaires de la nature en dirigeant le cours du lait vers les émonctoires les plus favorables? qui pourra opposer aux noirs prestiges de la crainte et de la maladie, le phare salutaire de l'espérance, si ce n'est celui qui joint à la connaissance parfaite des phénomènes de

l'économie animale l'art, peut-être plus difficile, de captiver la confiance et de régler les passions? et peut-on espérer de trouver ces deux qualités réunies dans un accoucheur vulgaire?

Je passe rapidement sur ces maladies cruelles dont les causes étrangères à la fonction de l'accouchement agissent cependant d'une manière spéciale sur les femmes en couches. Les bornes d'un discours ne me permettent pas de tracer même en raccourci le tableau de ces épidémies si variées qui, venant compliquer la fièvre de lait, lui impriment des mouvements irréguliers, font aberrer cette liqueur sur toutes les parties de l'économie animale, et se terminent d'une manière si funeste et si douloureuse: et comment pourrais-je en effet désigner ces variétés nombreuses de la fièvre puerpérale qui exercent et qui trompent chaque jour l'attention des praticiens les plus consommés? Comment pourrais-je peindre ces signes fugitifs et équivoques qu'il faut cependant saisir pour appliquer les moyens de guérison, en temps opportun? De toutes les branches de l'art de guérir, c'est peut-être la moins connue, celle qui exige le plus de nouvelles observations et de nouveaux documents. Le médecin accoucheur seul peut les obtenir de l'expérience, mais l'expérience est fautive quand elle n'est pas éclairée par le raisonnement, et le raisonnement en médecine n'est juste que lorsqu'il s'appuie sur l'ensemble des connaissances dont la science se compose.

Je viens de parcourir successivement les différentes périodes de la conception, de la grossesse et de l'accouchement; j'ai tâché d'indiquer la masse de connaissances acquises nécessaires à l'accoucheur; je vais maintenant examiner les qualités physiques et morales, ouvrage de la nature et de l'éducation, qui contribueront à assurer ses succès.

DEUXIÈME PARTIE.

Des qualités physiques et morales de l'accoucheur.

Quoiqu'il n'y ait rien de si commun que de voir une belle âme ou un beau génie renfermés sous des enveloppes grossières, il est cependant vrai de dire que la physionomie est le miroir de l'âme et qu'en général l'homme qui est porteur d'une figure aimable et douce et dont la conformation extérieure présente de belles proportions, prévient en sa faveur et s'attire plus facilement la confiance que celui à qui la nature a réparti des formes repoussantes, un regard sévère, brusque, sec, et des proportions si peu harmoniques qu'elles excitent involontairement le rire ou la pitié. Il est donc nécessaire que l'accoucheur soit bien conformé; que son visage porte une expression de douceur et de sensibilité; qu'on pense en le voyant qu'il doit nécessairement compatir aux maux qu'il est appelé à soulager. Le sexe le plus faible est aussi le plus aimant; cette finesse exquise qui se remarque dans l'assemblage de ses traits, qui est répandue dans tous ses sens, est aussi l'apanage de son intelligence; un coup d'œil lui suffit pour percer le secret de l'âme, et sa confiance se dirige d'après les premières impressions.

Malheur à celui qui ne l'obtient pas ! La confiance est le premier et peut-être le plus puissant auxiliaire de la médecine.

Dans un médecin accoucheur, une conformation vicieuse est un des moyens les plus propres à éloigner la confiance; elle peut même faire naître l'aversion pour sa personne à une époque où les femmes sont le plus susceptibles de ces antipathies, effets des anomalies nerveuses que la grossesse développe.

Qu'on ne pense pas cependant que j'exige qu'un accoucheur soit un Adonis ou un Apollon; quelle que soit sa figure, elle sera toujours propre à appeler la confiance lorsque la sérénité d'une conscience pure et la sensibilité d'une belle âme animeront ses traits. Tel est le caractère de la vertu, qu'elle prête, suivant l'observation de Bernardin de Saint Pierre, quelque chose d'attirant et d'aimable à l'assemblage des formes les plus hideuses, tandis que l'habitude du vice et des passions honteuses enlaidit les traits les plus réguliers et répand sur la plus jolie figure quelque chose de farouche et de dur qui annonce la contrainte et la gêne et excite la méfiance.

La dignité de l'art doit se réfléchir sur toute la personne de l'artiste. Un maintien et une démarche graves sans affectation; un regard expressif sans rudesse; une physionomie sur laquelle le sourire d'une douce gaieté tempère l'expression d'une méditation continuelle, une mise décente et propre, voilà l'extérieur de l'homme qui respecte les convenances sociales sans se rendre esclave des préjugés de la société. Qu'on ne pense pas que la négligence de soi-même, la malpropreté dans les vêtements, l'air sinistre et rebarbatif, soient les signes de la science et les compagnons inseparables de l'étude; la science ne s'enveloppe point sous ces formes hideuses; cet appareil rebutant annonce la sombre misanthropie, la haine des hommes et trop souvent encore l'insensibilité et la dureté de l'âme. Celui qui s'en fait précéder n'inspire que la crainte; la confiance s'éloigne de lui tout comme du *petit maître* qui, péchant par l'excès contraire, s'asservit aux caprices de la mode et s'occupe plus de sa personne que des douleurs qu'il doit soulager.

L'art de s'exprimer avec clarté, d'employer toujours le mot propre à la chose, la facilité de l'élocution enfin tiennent un rang distingué parmi les qualités de l'accoucheur. Les femmes ont une curiosité bien naturelle, celle de connaître la cause des phénomènes qu'elles éprouvent; une explication claire et précise satisfait leur esprit et calme leur inquiétude. Elles aiment, en prenant un remède, à savoir pourquoi on le donne et quel est l'effet qu'il produira; si l'accoucheur hésite en répondant à leur demande, elles conçoivent une mauvaise idée de la sûreté de sa doctrine; si l'herisse son discours d'expressions scientifiques qu'elles ne peuvent comprendre, il n'est plus à leurs yeux qu'un pédant ridicule. S'il ne dit pas assez, elles insistent; s'il dit trop, au lieu de calmer les inquiétudes, il les augmente. Dans cette alternative, que faire? Répondre avec cette circonspection prudente qui ne va jamais au delà du but; ne point outrepasser l'intelligence de celle qui l'écoute, se servir d'expressions usitées, de comparaisons familières, présenter toujours à côté du mal le remède certain;

dissimuler les dangers, citer des exemples de succès, non pour se faire valoir, mais pour fonder de justes espérances; enfin ne donner jamais que des conseils dont on puisse démontrer l'utilité par le raisonnement et l'expérience.

On ne parle pas toujours de maladies et de remèdes; admis dans la société de ses malades, le médecin accoucheur se verra souvent obligé d'exprimer son opinion sur les hommes et sur les choses. C'est dans les conversations familières qu'on peut juger aisément le caractère, les vertus et les vices des interlocuteurs. L'envieux se met à découvert par les restrictions malignes qu'il place à côté des éloges qu'on donne à ses confrères; l'inconséquent trahit par ses discours les secrets les plus sacrés; le méchant déchire sans pitié toutes les réputations; l'étourdi sacrifie au plaisir de dire un mot piquant toutes les lois de l'amitié ou de l'estime; le débauché trahit ses goûts honteux par le choix des anecdotes ou des expressions contraires aux règles de la bienséance; l'emporté, le brutal, le capricieux, s'offensent d'un mot innocent et répond avec aigreur. Ainsi, quelque attention qu'on ait sur soi-même, la conversation familière réfléchit aux yeux de ceux avec qui on est en rapport les vertus qu'on a et les vices qu'on voudrait cacher.

Celui-là inspire nécessairement une grande confiance, qui, spirituel sans affectation, aimable sans prétention, sait porter dans son entretien le ton qui convient à l'objet qu'il traite et aux personnes à qui il parle; qui, plein d'urbanité et de franchise, se tait sur les défauts, parle avec force des qualités, ne trahit jamais les secrets dont la confiance des familles l'a fait le dépositaire, et répand sur tout ce qu'il dit, suivant les circonstances, le sel délicat de l'enjouement et de la gaieté ou le charme attendrissant d'une douce sensibilité.

Parmi les qualités physiques et morales de l'accoucheur, il en est quatre qui sont d'une absolue nécessité et sur lesquelles il est à propos que je m'étende un peu davantage, ce sont : l'adresse, la douceur, la patience et la prudence.

L'adresse ou la dextérité se manifeste dans les formes extérieures et dans l'habitude du corps. Elle est le résultat d'une harmonie parfaite entre le principe moteur et les agents qui sont à ses ordres. L'adresse consiste, non dans l'emploi d'une force considérable, mais dans l'application juste du degré de force nécessaire à l'effort qu'on médite. Elle est le produit d'une parfaite concordance entre tous les organes des sens et les habitudes qu'une éducation physique bien dirigée a imprimées aux différents individus qui la possèdent. S'il est une profession qui exige cette qualité dans le degré le plus éminent, c'est sans doute celle de l'accoucheur. L'accouchement, considéré comme fonction temporaire et mécanique, étant assujéti à des lois générales du mouvement qui sont parfaitement connues, il s'ensuit que pour faciliter cette fonction il suffit de déterminer avec autant de précision que de rapidité les diamètres respectifs du fœtus et du canal osseux et charnu qu'il doit parcourir, et de présenter toujours le plus petit diamètre du corps qui est contenu au plus grand diamètre de la cavité qui contient. Or, maintenant, si l'on fait attention

que la moindre force suffit pour imprimer une bonne direction, tandis que les forces les plus considérables suffisent à peine, une fausse position une fois prise; si l'on fait attention que les effets de la puissance varient suivant le point où se trouvent placées la résistance et l'action, on concevra aisément en quoi, même dans les accouchements les plus simples, l'homme adroit l'emporte sur celui qui ne l'est pas, et combien de douleurs et de dangers il peut sauver à la femme qui accouche.

Si la nécessité de l'adresse est incontestable dans l'accouchement naturel, combien davantage ne l'est-elle pas dans ces circonstances malheureuses où la nature, dérogeant à ses lois générales, force l'artiste à employer le secours de la main et des instruments pour en réparer les erreurs.

Cette femme pâle et décolorée baigne dans son sang : les sinus utérins béants se laissent échapper par un millier d'ouvertures; elle et son fruit vont périr si l'accoucheur tarde un instant; il s'avance, sa main bienfaisante va pénétrer dans le sein de la femme pour en dégager l'enfant et pour rendre à l'utérus la facilité de fermer, en se contractant, les sources du danger; mais si cette main n'est pas pourvue de la plus grande dextérité, si une fois parvenue au point qu'elle doit atteindre, elle tâtonne pour saisir les pieds de l'enfant, si elle ne les entraîne pas dans une position favorable, la vie de la mère, qui ne tient plus qu'à un fil, s'échappe avec les dernières gouttes du sang.

Dirai-je encore toute la dextérité, toute la précision nécessaire à l'application des divers instruments que l'art d'accoucher emploie dans des cas malheureusement trop fréquents dans nos cités? Faudra-t-il vous peindre ces deux leviers de fer avec lesquels on va saisir la tête délicate de l'enfant retenu au passage, leviers qu'il faut introduire sans blesser les parties molles; qu'il ne faut serrer qu'à un degré suffisant pour saisir, pour retenir et pour entraîner au dehors la boîte fragile qui contient le cerveau? Vous entretiendrais-je de ces opérations plus cruelles cent fois et plus dangereuses que toutes les autres dans lesquelles le fer tranchant fraie un passage insolite au produit de la conception; dans lesquelles la main ensanglantée de l'accoucheur est chargée à la fois de dégager l'enfant de sa prison, de contenir les viscères du bas-ventre qui s'échappent à travers une énorme ouverture et d'étancher les ruisseaux de sang qui coulent des vaisseaux divisés? Certes, c'est dans des cas pareils qu'il faut réunir au sang-froid le plus imperturbable une dextérité plus qu'humaine. Tout alors contribue à troubler les idées, à ôter à l'âme cette force puissante, cette harmonie des facultés qui donne la justesse et la précision aux mouvements de la main. Les cris de la victime, le concours des assistants, le spectacle horrible de cette blessure énorme, ces intestins fumants qui se précipitent au dehors; ces fers, cet appareil terrible, et plus que cela l'incertitude du succès, jettent l'opérateur dans une anxiété d'esprit qui lui laisse rarement la plénitude de ses facultés physiques.

Si tant de causes réunies ôtent à l'accoucheur le plus exercé une partie des moyens qui doivent agir pour la conservation de la femme et de l'enfant,

quels funestes effets ne produiront-elles pas sur celui que la nature a privé de cette dextérité première que ni l'art ni l'étude ne peuvent jamais complètement remplacer?

L'accoucheur doit aussi être pourvu d'un tempérament robuste et d'une santé vigoureuse. La force étant une des qualités physiques les plus nécessaires à l'accoucheur, elle est d'ordinaire le résultat d'une bonne organisation et de cet exercice libre et régulier des fonctions du corps qui constitue la santé. Le médecin valétudinaire doit renoncer à l'art pénible des accouchements autant parce qu'il ne pourra pas en soutenir les fatigues que parce qu'il sera incapable d'en reculer les limites. Le mauvais état de sa santé l'occupant sans cesse, il sera privé de cette sagacité nécessaire pour bien observer, et dans l'impossibilité, lorsqu'il souffrira, de porter des paroles de consolation à celle qui aura réclamé ses soins. Les fonctions pénibles de son état, la privation du sommeil réparateur des forces physiques et morales, la contention d'esprit dans laquelle le retiennent les soins continuels qu'il doit à ses malades, sont autant de causes actives qui, en usant ses organes, ne lui donnent pas l'espérance d'une grande longévité. Mais la carrière d'un médecin n'est jamais courte quand il a su la remplir de bonne heure de travaux utiles à ses semblables.

La douceur qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder appartient au tempérament au moins autant qu'à la volonté; elle se réfléchit dans l'assemblage des traits et dans la conversation; elle éclat dans les actions comme dans les propos. Les femmes aiment d'autant plus à trouver cette vertu dans ceux qui les abordent qu'elle est, à proprement parler, le premier apanage de leur sexe. La douceur en effet et les grâces qui l'accompagnent sont moins le partage de la force que de la faiblesse de l'individu qui domine que de celui qui est dominé. La douceur des femmes est le contre-poids de la violence et du despotisme des hommes; elle fléchit la colère, elle calme les passions haineuses, elle précède la pitié, elle dispose enfin aux sentiments les plus tendres et les plus affectueux. L'exercice de cette vertu est surtout nécessaire dans ces moments où l'accoucheur, témoin impassible des douleurs nécessaires à l'accomplissement des fonctions de la maternité, ne peut leur opposer que des soulagements moraux. La femme alors écoute avec délice des paroles de consolation. Ces attentions minutieuses, ces ménagements délicats qui ne sont rien contre le matériel de la douleur, lui prouvent que son médecin sait compatir à ses souffrances, et comme un mal partagé semble diminuer de violence, elle en attend le terme avec plus de calme et de sécurité, et le baume de l'espérance fortifie et soutient son courage jusqu'au moment où les cris du nouveau-né ouvrent son âme à des émotions plus douces. Mais à quoi bon recommander au médecin la douceur envers la femme qui accouche? Peut-on supposer qu'il existe des cœurs assez durs, des hommes assez insensibles pour ne pas être attendris par le spectacle touchant d'un individu faible aux prises avec la douleur parce qu'il a obéi aux lois sacrées de la nature? Gardons-nous de cette supposition injurieuse à l'art que nous professons, non moins

qu'à l'humanité, et s'il en existe, qu'ils ne sentent jamais les doux plaisirs de la reconnaissance ! que jamais les traits d'une femme ne lui présentent ce doux sourire qui paraît après la douleur comme les rayons du soleil après la tempête, ce sourire du bonheur que le médecin peut regarder comme son ouvrage et comme les plus beau salaire de ses soins !

La patience et la prudence, deux qualités nécessaires à l'accoucheur, sont tellement liées l'une à l'autre qu'on ne peut guère en séparer l'emploi. Toutes deux sont en lui le résultat de ses connaissances acquises pour le moins autant que de son caractère. La prudence et la patience doivent être éclairées par l'observation des phénomènes physiques et par l'évaluation raisonnée de leur cause et de leur but : Elles sont encore souvent dirigées par des circonstances accessoires qui, quoiqu'étrangères à la fonction de l'accouchement, peuvent agir d'une manière funeste en portant sur le principe de la sensibilité des impressions défavorables. La patience et la prudence ne sont donc point l'effet d'une froide indifférence pour des douleurs que la femme éprouve et dont les connaissances de l'accoucheur peuvent seules calculer la durée ; ce n'est point cette insensibilité que le vulgaire regarde sottement comme une faculté nécessaire à l'exercice de l'art opératoire.

C'est une erreur de croire que les médecins s'accoutument à voir souffrir. Le calme qu'on leur remarque dans l'exercice de leur art est l'effet de la contention de leur esprit qui cherche à soulager, et leur sang-froid dans les opérations douloureuses est un effort de leur sensibilité qui succomberait comme celle du vulgaire à l'aspect du sang qu'ils font couler sans la conviction qu'ils ont de soulager ou de guérir promptement. L'homme accoutumé à répandre ses bienfaits sur beaucoup de malheureux cesse-t-il d'être compatissant en administrant ses secours ? L'expérience démontre le contraire. Le médecin ne ressemble-t-il pas à cet homme charitable ? Le résultat de ses actions doit être le même.

Les femmes, comme je l'ai déjà dit, éprouvent pendant la durée de la grossesse des phénomènes extraordinaires dont on ne peut rapporter la cause qu'à la réflexion des mouvements nerveux de l'utérus sur tous les autres organes. Dans cet état leur imagination s'allume, oserais-je le dire, leur raison et leur jugement s'affaiblit ; elles deviennent plus que dans toute autre époque de la vie susceptibles de préjugés, d'illusions et de fausses terreurs. Ceux qui connaissent l'influence du moral sur le physique, ceux qui ont étudié en sens inverse les rapports des idées aux sensations et des affections de l'âme aux mouvements organiques du corps, sentiront aisément combien il faut de prudence pour prévenir, dans cet état, le choc ou seulement le frottement des passions ; ils sentiront avec combien de ménagement il faut aborder des préjugés et des illusions qui flattent une âme malade ; avec combien de soin il faut écarter d'elle jusqu'au simulacre, jusqu'à la pensée d'un danger imaginaire ou réel. Qui n'a pas entendu parler de cette femme qui, mère pour la quatrième fois et toujours d'un enfant du sexe féminin, entendit son époux s'écrier à la vue du nouveau né : encore une fille ! et fut tellement frap-

pée de cette exclamation qu'elle expira presque subitement.

L'âme réagit surtout avec force sur le physique lorsque le physique se trouve disposé à cette réaction par un état de débilité réelle dans la fibre et d'irritation nerveuse. Le choc brusque des passions peut alors avoir l'effet le plus funeste ; il rompt l'harmonie des fonctions, il détourne l'attention du principe de vie, et, appliquant aux chimères de l'imagination la force nécessaire aux opérations conservatrices de la nature, il brise en peu de temps une machine aux rouages de laquelle le ressort principal ne donne plus un mouvement uniforme.

Si la prudence doit guider la conduite de l'accoucheur par rapport aux affections morales de la femme, elle ne doit pas moins présider à l'administration des secours physiques. Tantôt elle l'invite à temporiser, tantôt elle lui conseille une salutaire activité, elle règle l'emploi et la dose des médicaments utiles. Suivant le tempérament et les circonstances, elle dirige l'application des instruments et l'action de la main, elle prépare les secours et elle les assortit aux dangers éventuels ; enfin elle doit accompagner l'accoucheur dans tous les temps et dans tous les lieux, et tandis que l'expérience lui sert de boussole, elle seule doit être son guide.

On a peut-être trop reproché aux jeunes accoucheurs le défaut de patience, non que cette qualité ne soit une des plus essentielles dans la pratique des accouchements, mais parce qu'il est des esprits qui aiment mieux attribuer à la précipitation qu'à la nécessité l'usage des moyens auxiliaires. C'est un problème dont la solution n'est pas facile, que celui qui consiste à décider si l'inexpérience n'est pas plutôt timide que téméraire et s'il n'y a pas eu plus de victimes de l'irrésolution qui ne sait se décider à rien, que de l'impatience qui ne croit jamais trop tôt venir au secours de la nature.

Quoi qu'il en soit, le médecin accoucheur doit être patient ; il doit l'être pour se conformer aux volontés souvent bizarres et capricieuses d'une malheureuse mère qui souffre, et doit l'être pour se conformer aux lois de la nature qui, dans certains cas, n'arrive à ses fins qu'avec lenteur ; qui conduit en silence avec des douleurs salutaires la marche des phénomènes de l'ensemble desquels dépend le succès de ses opérations.

La patience est d'autant plus nécessaire à l'accoucheur que souvent il est obligé d'en avoir à lui seul et pour la femme qui accouche et pour les amies ou parentes qui l'entourent. L'état de souffrance est un état contre nature ; dès qu'on y est entré on désire en sortir. L'esprit nous fait concevoir qu'il est des douleurs utiles à la santé, mais quand l'instinct se met à la place du raisonnement, les conceptions de l'esprit sont toutes effacées par le besoin du moment ; or, le premier des besoins pour l'être souffrant, c'est le soulagement et la fin de ses souffrances. Il n'est point de femme en travail qui ne presse par ses vœux l'instant de sa délivrance ; il en est peu qui ne fatiguent leur accoucheur de leurs demandes imprudentes pour qu'il opère par le secours de l'art ce que la nature doit terminer par ses propres forces. Accouchez-moi, hâtez-vous de m'accoucher, voilà le cri bannal de la malheureuse qui souffre ; que tar-

dez-vous de la délivrer ! voulez-vous qu'elle perde ses forces, qu'elle meure à la peine ? voilà les propos communs des amis imprudentes qui entourent sa couche dans ce moment pénible et solennel ! La raison de l'accoucheur doit seule lutter contre ces désirs et ces vœux téméraires. Il suit avec perspicacité la marche et le développement du travail ; il calcule les forces, il en dirige l'emploi, il émousse l'aiguillon de la douleur physique par ses consolations morales, et jamais il n'a recours aux moyens violents que lorsque les règles de son art lui en ont démontré l'absolue nécessité. Il est patient avec mesure et actif avec sagesse.

J'ai parcouru rapidement les connaissances et les qualités physiques et morales qui devraient se réunir dans le médecin accoucheur pour le rendre vraiment digne de la confiance publique. Celui qui les possédera plus ou moins entièrement arrivera tôt ou tard à la grande pratique, et c'est alors qu'il sera dans le cas de mettre le sceau à toutes les qualités qui le distinguent par l'exercice de la vertu des âmes nobles et sensibles, du désintéressement. La première récompense du génie c'est la gloire, mais le temple de la gloire est d'un accès difficile ; beaucoup veulent y entrer, peu y abordent. Le salaire de la vertu bienfaisante est dans la satisfaction intérieure, dans le calme de la conscience ; tout le monde peut en jouir. Combien il est doux, en soulageant les maux de ses semblables, de pouvoir se dire : image de la Divinité sur la terre, ministre de ses volontés,

je dispense une partie de ses bienfaits et j'aurai part au tribut de reconnaissance que la créature lui décerne ! Qu'il est heureux celui qui se sent pressé dans les bras d'une famille innocente à laquelle il a conservé une tendre mère ou qui reçoit les caresses naïves d'une foule d'enfants dont il a protégé l'entrée dans le monde ! Malheur à celui qui distingue le riche du pauvre quand il s'agit de soulager ; il soumet à un trafic honteux l'exercice de son talent, il rabaisse la dignité de sa noble profession, et son âme, flétrie par les calculs d'une basse avarice, n'est plus capable d'aucun sentiment généreux, d'aucune conception neuve et lumineuse !

MM. les élèves pour qui j'ai tracé cette esquisse imparfaite, tâchez de mériter qu'on vous en applique un jour les traits principaux. Pendant que je m'efforcerai de vous révéler les mystères de la science, vous recevrez chaque jour dans cet hospice des leçons pratiques de bienfaisance et d'humanité ; chaque jour vous pourrez admirer avec moi les merveilles enfantées par la charité publique dans cet asile ouvert à tous les genres d'infortune. Une administration composée de magistrats illustres, de citoyens vertueux, vous apprendra par ses exemples que la bienfaisance et l'humanité doivent être réglées par la sagesse, que l'ordre et l'intelligence, en distribuant d'une manière égale les secours que l'infortune réclame, les étendent à un plus grand nombre de malheureux et les ramènent enfin à leur première, à leur véritable destination, la prospérité sociale.